

*Nature et ville dans la littérature française : visions écopoétiques du paysage urbain,
de l'ère industrielle à l'extrême contemporain*

Elena Meseguer Paños & Pedro Salvador Méndez Robles (coords.)

Esthétique d'une dégradation : les promenades à Paris de Jacques Réda et Claude Eveno

María Loreto CANTÓN RODRÍGUEZ

Universidad de Almería

lcanton@ual.es

<https://orcid.org/0000-0003-0551-4425>

Resumen

Este trabajo propone una lectura ecopoética de las obras de Jacques Réda y Claude Eeveno, a partir de sus paseos por París y sus alrededores. Estos nuevos paseantes del siglo XX ofrecen nuevas perspectivas para repensar los vínculos entre ciudad y naturaleza. El objetivo es analizar la representación del espacio parisino y sus alrededores, donde la naturaleza intenta reinventarse frente a la destrucción del hombre a través del tiempo. La metodología combina el análisis literario de los textos con las aportaciones teóricas de la ecopoética y la geopoética, con el fin de desarrollar una visión sensible y crítica del paisaje urbano transformado. Se examinará, además, el valor estético del espacio-tiempo de la naturaleza en la ciudad contemporánea a través del corpus elegido.

Palabras clave: Paseantes, ecopoética, paisaje, naturaleza, ciudad.

Résumé

Ce travail propose une lecture écopoétique des œuvres de Jacques Réda et Claude Eeveno à partir de leurs promenades dans Paris et sa périphérie. Ces nouveaux flâneurs du XXe siècle offrent des nouvelles perspectives pour repenser les liens entre ville et nature. L'objectif est d'analyser la représentation de l'espace parisien et sa périphérie où la nature tente de se réinventer malgré la destruction opérée par l'homme au fil du temps. La méthodologie croise l'analyse littéraire des textes avec les apports théoriques de l'écopoétique et de la géopoétique, afin de dégager une vision sensible et critique du paysage urbain transformé. Il s'agit ainsi d'examiner la valeur esthétique de l'espace-temps de la nature dans la ville contemporaine à travers le corpus choisi.

Mots clé : Flâneurs, écopoétique, paysage, nature, ville.

* Artículo recibido el 2/05/2025, aceptado el 21/10/2025.

Abstract

This paper offers an ecopoetic reading of the works of Jacques Réda and Claude Eveno, based on their walks in and around Paris. These new twentieth-century flâneurs offer new perspectives for rethinking the links between city and nature. The aim is to analyse the representation of the Parisian space and its outskirts, where nature attempts to reinvent itself in the face of man's destruction through time. The methodology combines literary analysis of the texts with theoretical contributions from ecopoetics and geopoetics, in order to develop a sensitive and critical vision of the transformed urban landscape. The aim is to examine the aesthetic value of the space-time of nature in the contemporary city through the chosen corpus.

Keywords: Flâneurs, ecopoetics, landscape, nature, city.

1. Introduction : des parcours

Les parcours personnels et littéraires de Jacques Réda et Claude Eveno nous plongent dans des mutations urbaines et paysagères subies par la ville de Paris qu'ils ont tant chérie. Les deux écrivains, séparés par une quinzaine d'années, ont été les témoins des mêmes décennies de l'histoire dans la ville de Paris. Si le premier jouit peut-être d'une plus grande reconnaissance dans le champ littéraire, la figure de Claude Eveno nous interpelle, tout particulièrement, dans la mesure où tous deux partagent un attachement profond et un regard sensible porté sur la *ville lumière*.

Jacques Réda (1929-2024) est né à Lunéville. Sans finir ses études de droit, il s'installe à Paris en 1953 et commence à parcourir les rues de Paris à pied, à vélo, train ou en moto (Solex). Grand chroniqueur de jazz, il collabore également à *Jazz Magazine* à partir de 1963. De 1987 à 1995, il est directeur de *La Nouvelle Revue Française*. Avec plus de cinquante ouvrages consacrés à ses deux passions, le jazz et la ville de Paris, Jacques Réda est aujourd'hui l'un des grands poètes reconnus dans le monde littéraire. Il a reçu le Grand Prix de Poésie de l'Académie française en 1997 et plusieurs grands prix de poésie tout au long de sa vie. De nombreuses œuvres de l'écrivain font directement ou indirectement référence à la ville de Paris.

Claude Eveno (1945-2022) est né à Pantin, en région parisienne. Urbaniste, écrivain et cinéaste, il a d'abord travaillé comme cinéaste-documentariste de 1971 à 1983. Puis, il a enseigné au département d'urbanisme de l'université de Paris VIII Vincennes et, dans les années 2000, à l'École nationale supérieure de la nature et du paysage. Éditeur du Centre de Création Industrielle au Centre Georges Pompidou, il a été aussi conseiller pour la programmation à France Culture de 1991 à 1999. En 2017 et 2018, il a également présidé la Maison des écrivains. En tant qu'écrivain, il a reçu le Prix de l'Académie française en 2016 pour son ouvrage *L'Humeur Paysagère*.

Ses travaux dans les domaines de l'urbanisme lui ont permis d'aborder la ville et le paysage sous plusieurs angles, comme en témoignent ses œuvres littéraires telles que *L'Humeur paysagère* (2015) et *Revoir Paris* (2017)¹.

Ces brèves présentations des écrivains permettent d'observer deux figures littéraires importantes, enrichies par de multiples disciplines artistiques que l'on retrouve dans les œuvres étudiées.

Les deux auteurs tentent de réinventer le terme de flânerie qui, dans leurs parcours évolue dès les souvenirs d'enfance à la nostalgie des lieux inexistant de la ville et de ses environs. Cet espace est donc rattaché à la mémoire personnelle des auteurs, mais aussi à cette mémoire collective liée à l'Histoire et qui implique une perception en constante évolution à travers les paysages qui se confrontent à la nature perdue ou changeante de la ville.

Pour l'analyse des textes de ces deux écrivains, on va s'appuyer sur certains concepts de l'écopoétique et de la géopoétique. Le corpus retenu permettra d'approcher la pensée de ces deux auteurs concernant la nature et les transformations paysagères au sein de la ville de Paris. L'objectif premier est d'analyser les traces des transformations – effectives ou absentes – qu'ont connues Paris et sa banlieue dans leurs écrits, ainsi que la manière dont ces auteurs rendent compte de ces évolutions du paysage urbain et de la perte progressive des dimensions sensorielles de la nature en milieu citadin. Leur approche de la ville trouve un terrain d'entente dans la *topoiétique* (Joqueviel-Bourjea : 2015), dans la recherche de la nature dans la ville du point de vue d'un urbaniste et d'un poète, les deux promeneurs de la ville de Paris.

Dans presque toute l'œuvre de Jacque Réda, il existe des références à la ville parisienne d'un point de vue ou d'un autre. Le choix se portera sur l'analyse des *Ruines de Paris* (1977), en prose, et *Hors les murs* (1982), en vers, récits dont l'intérêt principal est de décrire minutieusement son environnement immédiat représenté par la ville de Paris et sa banlieue².

Les Ruines de Paris est son premier récit en prose qui « [...] se présente comme une série de dérives ou d'aperçus psycho-géographiques 'furtifs' sans ordre apparent [...] » (Marot, 2022 : 114). Il se compose de deux grands chapitres (I et II). Il s'agit de textes poétiques en prose dans lesquels cinq poèmes sont intercalés. Le premier groupe s'ouvre en hiver, sur la place de la Concorde, et se termine à Pantin. Dans la deuxième

¹ Pour cet article, nous utiliserons les abréviations suivantes pour désigner les récits des auteurs. *Les ruines de Paris* (Ruines), pour *Hors les murs*, (HM) de Réda ; et, *Revoir Paris* (RP) et pour *L'humeur paysagère* (HP).

² Toute l'œuvre de Jacques Réda est une alternance de prose et de vers, dans ce qu'Elizabeth Cardonne-Aryak appelle l'intermittence : « L'intermittence entre vers et prose, l'usage alternatif de ces deux possibilités de la langue, se présente donc dans la production globale de Réda à ce jour comme une trajectoire zigzagante, chaque mode prédominant tour à tour sans que l'autre soit pourtant abandonné » (1993 : 39). Ce principe est celui qui apparaît dans *Hors les murs*.

partie, l'écrivain voyage, le plus souvent en train, à travers les gares, en passant par Montmartre et la Butte-aux-Cailles et vers l'extérieur, par exemple d'Anthony à Saint-Ouen. Selon Marot : « Les ruines de la ville, ce sont donc ces quartiers un peu flottants et mal regardés [...] mais ce sont aussi les vestiges d'anciens tracés colonisés par l'herbe folle (Petite Ceinture), les jardins et jachères où la ville entre encore en conversation avec le ciel et le climat [...]. (Marot, 1996 : 117).

Hors les murs se présente divisé en quatre grands chapitres : *Le parallèle de Vaugirard*, *L'année à la périphérie*, *Ligne 323* et *Eaux et forêts*. Le titre lui-même du recueil nous invite à nous promener en dehors de la ville. Réda décrit minutieusement les paysages de la périphérie, en soulignant leurs caractéristiques spécifiques et l'atmosphère particulière qui émane de ces espaces souvent méconnus. Le premier chapitre, *Le parallèle de Vaugirad* reprend la structure des vues sur différents quartiers avec des approches différentes : Javel, Bercy, La Poterne, Plaisance, Buttes-aux-Cailles et Montparnasse. Dans *L'année à la périphérie*, les promenades se déroulent de juillet à juin de l'année suivante. Chaque mois est consacré à un quartier différent : Juillet, Bercy ; août, Malakoff ; septembre, Bagneux ; octobre, Asnières ; novembre, Pantin ; décembre, Créteil ; janvier, Montreuil ; février à Issy ; mars à Meudon ; pâques, Vélez ; avril à Charenton ; mai à Boulogne et juin à Fontenay-aux-Roses.

Le troisième chapitre, *Ligne 323*, introduit un changement dans la perspective de l'observateur, Réda abandonnant la flânerie à pied pour adopter celle du passager d'un bus allant d'Ivry à Vanves, dans le sud de Paris. Dans *Eaux et forêts*, dernière partie du recueil, l'on trouve un contraste marqué avec la description de la ville animée, puisque Réda s'intéresse aux paysages naturels plus calmes des environs de Paris³. Dans ces textes, le poète trouve un havre de paix dans les bois et les parcs : Sceaux, Versailles, Bièvres, les noms des rivières et des prairies apparaissent dans ces poèmes.

Pour Claude Eveno, le choix dans son œuvre est : *L'humeur paysagère* (2015) et *Revoir Paris* (2017), deux des textes les plus littéraires de l'auteur. Le livre *L'humeur paysagère* se compose de trois chapitres. Bien que la plupart des épisodes se concentrent sur Paris et ses environs, ils font également référence à d'autres pays tels que le Japon, l'Himalaya et l'Italie. À la fin de l'ouvrage se trouve un index de tous les squares et jardins visités par l'auteur. Il y a également des références temporelles, de l'été au printemps suivant. Eveno mélange les jardins et leurs époques, surprenant le lecteur par la juxtaposition du traditionnel et du présent, au gré des rénovations successives, offrant l'opportunité de réfléchir sur le temps présent à travers ce qui est observé.

Dans *Revoir Paris*, quinze voyages à travers la ville sont décrits dans les moindres détails, rue par rue, moment par moment. À la fin de l'ouvrage, on trouve, à nouveau, un index de tous les lieux et rues visités au cours de chacune de ces promenades. À l'exception de quelques courtes excursions dans d'autres villes des environs

³ Selon Philippe Archambault il s'agit d'un 'univers champêtre' : « là où la nature sans être intacte donne à voir un visage moins dévasté que celui de la banlieue » (2004 : 74).

(Levallois-Perret, Asnières, Vanves, etc.), le livre se concentre sur la découverte de la ville comme s'il s'agissait d'un guide de voyage. La différence est qu'il propose une analyse critique de l'environnement dans laquelle il intègre son expérience d'urbaniste par rapport aux paysages naturels ou urbains. Dans la présentation de son ouvrage chez la librairie Mollat, en vidéo, il sollicite « l'empathie du lecteur » et il reconnaît : « Je ne suis pas capable de vivre ailleurs même si je critique ». (Eveno, 2017, en ligne).

2. Écopoétique et géopoétique de la ville

Depuis le milieu du XXe siècle, la prise de conscience mondiale des enjeux environnementaux — qu'il s'agisse des crises écologiques, de la pollution ou de la disparition d'éléments naturels essentiels (tels que l'extinction d'espèces animales et végétales, la fonte des glaces arctiques, ou encore l'usage d'armes chimiques) — s'est intensifiée. Ces problèmes ont naturellement trouvé un écho dans le domaine littéraire : un nombre croissant d'écrivains sont conscients, tandis que de plus en plus de lecteurs manifestent un intérêt marqué pour des œuvres abordant ces problématiques. Pour Schoentjes (2016 : 83), pourtant, l'optique a chanté : « Notons immédiatement qu'il convient de se défaire de l'idée selon laquelle les écrivains qui se tournent vers la campagne le font sur le mode de la célébration. Bien au contraire l'époque du lyrisme, de l'idéalisation d'une vie au contact d'une nature rédemptrice est depuis longtemps révolue ».

D'un point de vue théorique, de nouveaux courants tentent de répondre à ces changements à l'intérieur et à l'extérieur de la littérature. L'*écocriticism* dans le domaine américain et l'écopoétique dans le monde francophone seront les disciplines qui interviendront dans ce sens. Parmi les théoriciens de cette dernière discipline, Pierre Schoentjes y Sara Buckens offrent des premières approches. Pierre Schoentjes (2015, 2016, 2020) définit l'écopoétique comme l'étude des rapports entre la littérature et l'environnement naturel, proposant la première synthèse française et européenne sur le sujet⁴. Cette approche s'intéresse à une littérature de nature plus cosmopolite, moins explicitement engagée et plus orientée vers le monde concret, centrée sur l'idée de l'espace dans le contexte européen par opposition à l'accent mis par les Américains sur la nature sauvage. Sara Buekens (2019, 2020), quant à elle, met en avant l'écopoétique comme analyse formelle de la littérature environnementale française, en examinant les formes poétiques à travers lesquelles les auteurs donnent voix à l'environnement (espaces naturels et espèces animales et végétales), en mettant l'accent sur les critères

⁴ Comme le souligne Schoentjes (2016 : 86), la critique écopoétique s'appuie sur des analyses littéraires antérieures : « Le mot partage en outre une racine avec *écologie*, construit sur le terme *oikos* qui désignait une maisonnée englobant tant la demeure et ses terres que les membres de la famille. Il réfère aujourd'hui à une pensée qui prend en considération l'interconnexion de tous les êtres vivants et se montre soucieuse de l'écosystème. Les interactions jouent un rôle essentiel dans l'environnement naturel et leur rôle n'est pas moindre dans les études littéraires. L'écopoétique n'est donc pas une approche monolithique ; elle dispose aujourd'hui de méthodes propres et a su adapter à son usage les outils traditionnels de la critique : de la stylistique à l'analyse du discours, en passant par l'histoire littéraire ».

stylistiques valorisés dans le monde académique et critique français. L'écopoétique française est considérée comme un développement relativement récent qui s'est consolidé au XXIe siècle. On cite encore, Schoentjes (2016 : 87) : « L'écopoétique fait le choix de s'inscrire dans une perspective cosmopolite. En ce début de XXIe siècle, aucun lecteur ne se cantonne plus à un espace national unique, pas plus qu'il ne réside toujours au même endroit : la mobilité – physique et intellectuelle – est devenue une des caractéristiques premières de nos sociétés ». Si l'on évoque ce que l'on peut considérer comme les antécédents littéraires de ce courant, on peut citer Julien Gracq et Claude Simon, auteurs dans lesquels la nature occupe une place prépondérante. Cependant, cette nouvelle sensibilité écologique se manifestera chez des écrivains tels que Pierre Gascar et Romain Gary. (Shoentjes, 2015 : 63)⁵. Par ailleurs, l'écopoétique a relégué la poésie au second plan (Jean-Claude Pinson, 2020), même si, depuis quelques années, certaines maisons d'édition comme Wildproject ou Cambourakis se sont emparées de ce type d'ouvrages, principalement axés sur le monde rural⁶. En ce sens, cette contribution peut être inédite dans la mesure où elle analyse une partie de l'œuvre poétique de Réda d'un point de vue écopoétique et dans le contexte de la ville.

La notion de géopoétique vient compléter les présupposés de l'écopoétique par rapport à l'importance de l'espace géographique. La géopoétique a été inventée par le poète et penseur franco-écossais Kenneth White à la fin des années 1970. L'objectif fondamental de la géopoétique est d'élaborer une nouvelle base pour rétablir la relation essentielle entre l'être humain et la Terre. Il s'agit de l'apprehension géopoétique de l'espace à travers les trajectoires erratiques de l'humanité. C'est aussi à lui que l'on doit la création de l'*Institut international de géopoétique* en 1989 et ensuite l'apparition de la revue *Les Cahiers de géopoétique*. Dans son ouvrage *L'esprit nomade* (1987), cet intellectuel conçoit le terme de *nomadisme intellectuel* et avec lui une nouvelle forme de voyage qui serait liée au concept de géopoétique, sur lequel il revient dans son livre *Le plateau de l'albatros : introduction à la géopoétique* (1994), en le définissant comme : Il s'agit d'un mouvement qui concerne la manière même dont l'homme fonde son existence sur la terre. « La géopoétique n'est pas une idéologie de plus, elle se caractérise plutôt

⁵ Dans son article de 2016, Schoentjes tente de créer un corpus de comptes récits sur l'écocritique en signalant quelques auteurs importants dans des domaines très différents : Marie-Hélène Laffont, Jean-Loup Trassard, Sylvain Tesson, André Bucher, etc. Par ailleurs, depuis 2018, la France dispose d'un *Prix du roman de l'écologie* qui récompense un roman dont le contenu principal est l'écologie, quel que soit le point de vue. Dans le jury, il y a l'association du prix mais aussi l'*École Nationale du paysage, l'École nationale supérieure d'art* de Cergy, la revue *Esprit* et beaucoup de partenaires dont la BNF, ce qui indique l'importance du prix.

⁶ Voir l'article de Gaspard Allens (2024), « Écologie : le grand retour de la poésie » URL : <https://repor-terre.net/Ecologie-le-grand-retour-de-la-poiesie>.

par sa démarche syncrétique, ouverte qu'elle est à d'autres cultures, à d'autres savoirs, à d'autres champs d'expérience » (Margatin, 2006 : 12)⁷.

Dans le domaine français, aussi, Michel Collot a également apporté d'importantes contributions à l'étude de la géopoétique. Son ouvrage *Pour une géographie littéraire* (2014) explore les relations entre la littérature et l'espace. Son concept de *pensée-paysage* souligne l'interconnexion entre la philosophie, les arts et la littérature en relation avec le paysage, en mettant l'accent sur les dimensions cognitives et imaginatives de l'engagement géopoétique avec l'espace.

L'écopoétique et la géopoétique peuvent toutes deux favoriser l'engagement militant et promouvoir de nouveaux modes de relation avec le monde. Ainsi, le lieu devient le point central de l'analyse, tant sur le plan formel qu'en termes de lien entre l'humain et le terrestre. La transposition de ces concepts à l'échelle urbaine permet de saisir l'évolution des perceptions de l'urbain et du naturel. À cette dualité s'ajoute désormais une notion intermédiaire : celle de paysage. Pour Collot (2011 : 11) : « Le paysage apparaît ainsi comme une manifestation exemplaire de la multidimensionnalité des phénomènes humains et sociaux, de l'interdépendance du temps et de l'espace, et de l'interaction de la nature et de la culture, de l'économique et du symbolique, de l'individu et de la société ».

Le concept de *Jardin planétaire* est également important dans cette analyse. Créé par Gilles Clément en 1992, il désigne l'utilisation de la terre comme un jardin à entretenir par l'homme. Claude Eveno a participé avec ce paysagiste à l'élaboration du livre du même titre *Jardin planétaire* publié en 1997. Pour eux, l'important est de savoir gérer la sauvagerie avec l'excès de jardins et, dans notre contexte, au sein de la ville. Pour Julien Delord : « Dire que le monde est, de fait, devenu un 'jardin planétaire' – un lieu entièrement domestiqué, cartographié, balisé, surveillé, protégé, recensé, exploré – voilà qui serait justement accréditer le pouvoir magique de la main humaine de 'dénaturer la nature' (2016 : 47)

On s'intéresse, donc, pour l'analyse de ces ouvrages, aux aspects de ces disciplines où le milieu naturel et l'espace géographique se rejoignent dans une nouvelle vision du voyage de Jacques Réda et Claude Eveno à travers la ville de Paris. Plusieurs concepts-clés sont pertinents pour cette analyse. Il s'agira notamment de la représentation du monde non humain, de l'interaction entre la ville, la culture et la nature et dans cette conscience écologique, le rôle de l'expérience sensorielle dans la formation de leur

⁷ Tout au long de sa vie, White continuera à réfléchir au concept de géopoétique à partir de différentes disciplines : géographie, histoire, philosophie, etc. Quelques mois avant sa mort, White publie un petit livre sur la géopoétique, *Le mouvement géopoétique*, dans lequel il la définit comme suit « La géopoétique est autre chose qu'une géographie poétique, ou une poésie vaguement géographique, comme le terme pourrait le laisser croire. Elle a un autre fondement et ouvre des perspectives inédites concernant les rapports entre [...]. Habiter poétiquement la terre », c'est en premier lieu sortir des habitudes (comportement et langage) trop humaines qui traînent encore partout » (White, 2023 : 13).

compréhension de l'environnement dans la ville⁸. Néanmoins, pour les deux il faudra aller ailleurs, dans la banlieue, et être conscient d'une vision beaucoup plus concrète de la notion de paysage, comme le souligne Collot :

Cette présence du paysage à l'intérieur de la ville ne doit pas se limiter aux équipements de loisirs : parcs, jardins, belvédères et promenades : elle doit être intégrée à l'activité économique elle-même, notamment par la place faite à l'agriculture urbaine, qui restaure une relation de proximité entre citadins et ruraux. D'une façon plus générale, le recours au paysage apparaît comme un moyen de renouer la communication, que la pratique du zonage avait distendue, entre les diverses activités humaines : l'habitat et le travail, l'industrie et l'agriculture, le commerce et la nature. Un des projets repose sur la création de 'paysages multi-fonctionnels' » (Collot, 2011 : 76)

3. Paris, ville et nature : nouvelles dimensions

La ville de Paris a été visitée par tous les arts au cours des siècles, la considérant comme la ville lumière, la ville des artistes et l'inspiratrice de grandes figures du monde des arts en général et de la littérature en particulier. Plus qu'un décor, la ville a été pour ces écrivains une entité vivante, presque un personnage en soi, qui dialogue avec eux, les inspire et les transforme. Au siècle des Lumières, la ville incarne pour Voltaire, Diderot et Rousseau l'idéal de la raison et du progrès. Au XIXe siècle, la ville de Paris s'est imposée comme la grande protagoniste de la littérature. De nombreuses pages de grands écrivains montrent un Paris en pleine évolution comme épicentre de la création artistique et des transformations sociales. Quelques écrivains renommés qui ont immortalisé cette ville sont : Victor Hugo avec *Notre-Dame de Paris* et *Les Misérables* le représentant comme un organisme vivant où se croisent la richesse et la misère. Balzac, dans *La Comédie Humaine*, reflète la société parisienne en constante évolution avec un regard sur les boulevards et les cafés de l'époque et Baudelaire, avec *Les Fleurs du Mal*, saisit l'esprit ambigu de la ville, oscillant entre beauté et corruption. La figure du flâneur, ce promeneur oisif (ou non) qui observe la vie urbaine, s'impose comme un archétype littéraire qui permet d'explorer la ville d'un point de vue subjectif et fragmenté.

Au XXe siècle, la ville a continué à se réinventer à travers le regard des écrivains qui y ont vécu. Pour les surréalistes, comme André Breton ou Louis Aragon, Paris est un territoire onirique, un espace où le réel et le fantastique se confondent au hasard des rencontres. En outre, après la Première Guerre mondiale, la ville a été le refuge de ce

⁸ Dans un travail précédent (Cantón Rodríguez, 2007) nous avons analysé deux autres œuvres de Réda (*Le citadin* et *La liberté de rues*) sous les hypothèses théoriques de Marc Augé dans son livre *L'impossible voyage* (1997). Pour Augé, la forme du roman change avec la forme de la ville. C'est cette ville-mémoire qui est reflétée dans l'Histoire de la ville, et c'est cela que nous pouvons transférer aux œuvres des deux auteurs en question.

que l'on a appelé la ‘génération perdue’. Un écrivain comme Hemingway a trouvé refuge dans la ville et, dans son œuvre *Paris était une fête*, Hemingway dépeint un Paris bohème et effervescent. Après la Seconde Guerre mondiale, Paris est la ville de la pensée existentialiste, dont Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir sont les principaux représentants. Les cafés de Saint-Germain-des-Prés et de Montparnasse sont des lieux de rencontre pour des écrivains tels qu'Albert Camus, Boris Vian et Juliette Gréco.

Dans les années 1950 et 1960, le Nouveau Roman émerge, un mouvement littéraire expérimental mené, entre autres, par Alain Robbe-Grillet, Marguerite Duras et Nathalie Sarraute. Une fois de plus, la ville de Paris se reflète continuellement dans les œuvres de ces écrivains avec une vision différente et fragmentée de la réalité de la ville. Après ces années et jusqu'à la littérature actuelle, la vision de la ville se multiplie suivant les tendances littéraires du moment et surtout, celles des théoriciens de la littérature⁹.

Du point de vue urbanistique, les changements intervenus dans la ville au milieu du siècle ont contraint la population des couches sociales les plus vulnérables à migrer vers la périphérie de la ville. C'est Haussmann qui est à l'origine de ces changements à Paris : « La ciudad de París cambia con el barón Haussmann, quien redistribuye el centro de la ciudad, abre grandes bulevares, instala el alumbrado y el alcantarillado. La reforma de la ciudad es entonces implacable y desplaza la población más pobre fuera del centro » (Leguen, 2010 : 559). Leguen déclare aussi citant à Roland Barthes que la ville n'a pas une lecture unique et n'est pas une réalité géographique objective et descriptive unique. La ville change en fonction de ceux qui la reconnaissent et la vivent. (Leguen, 2010 : 558)¹⁰.

Par ailleurs, les changements urbains et sociaux se traduisent par des conceptions différentes de l'espace, la nature est également déplacée et le concept de *paysage urbain* est créé, lié à un nouvel espace géographique dans lequel le centre et la périphérie trouvent de nouvelles significations. La ville n'arrête pas de s'agrandir¹¹. Réda déclare à propos de la ville : « Je n'arrive pas à ‘embrasser’ Paris » (Marot, 2024 : en ligne) et Eveno parle de la ville gigantesque à propos du grand Paris et sa banlieue (Eveno, 2015,

⁹ Au cours des dernières décennies, Paris est resté un décor récurrent dans la littérature. On pourrait citer les deux derniers lauréats du prix Nobel français : Patrick Modiano (en 2014) qui a consacré une grande partie de son œuvre à la reconstruction de la mémoire de la ville, en particulier du Paris occupé par les nazis, comme dans *Dora Bruder* (1997) et Annie Ernaux (en 2022) qui, dans des œuvres telles que *Les années* (2008) et *L'événement* (2000), reconstruit sa vie personnelle et la mémoire collective de la France avec une forte présence de Paris comme toile de fond de l'évolution sociale.

¹⁰ Et Leguen ajoute : « [...] El París de Balzac no es el de Zola, un lector de Walter Benjamin no paseará del mismo modo por los parajes de París como otro más ignorante e ingenuo » (2010, 558).

¹¹ Pascale Rougé parle de l'incommensurable de la ville : « De Zola à Fargue, on a parcouru mille fois ce Paris terrible qui, depuis le siècle dernier n'en finit pas de pousser dans tous les sens. Incommensurable, irréductible, illimitée, inachevée, incorrigible, inconséquente, indisciplinée, ingrate, inquiétante, telle est la ville » (Rougé, 2002 : 52).

en ligne). C'est dans ce contexte que ces promeneurs de Paris ont écrit leurs œuvres. Le concept de banlieue prend, alors, une importance particulière.

La banlieue incarne, particulièrement en France, ce qui *dérange* : elle est à la fois le lieu qui remet en cause l'ordre établi (et partant, qui incarne le chaos), mais encore le lieu depuis lequel on remet en cause l'ordre établi. De tous les points de vue, intellectuel, social, géographique, la banlieue est cet espace de l'urbanité moderne où l'on fait l'expérience de la marge, où les limites de la ville, dans tous les sens du terme, se font sentir. (Soula, 2017 : 140).

L'analyse de la banlieue chez les deux auteurs passe par la réflexion d'un espace d'entre-deux dans lequel ils recherchent l'identité individuelle et collective d'autres temps : espaces limites, marges, sonorités, temps de l'enfance ou espaces déjà vécus. La marge délimite mais aussi élargit la vision spatiale. Dans ces marges physiques et mentales, la promenade se développe à la recherche de la nature, et le nouveau concept de *rurbain* est créé :

[...] pour désigner l'espace périurbain essentiellement résidentiel qui combine les attraits de la campagne et les commodités de la ville. La rencontre avec la nature, le soupçon de sauvagerie que l'on rencontre dans cet espace environnant incarne alors idéalement cette expérience des marges que nous avons évoquée : la ville fait sentir ses limites, ouvre sur un 'ailleurs' disponible, sur un espace non-urbanisé. (Soula, 2017 : 141).

Pour Réda qui provient de la province, la banlieue, les lisières de villes deviennent ses espaces préférés : « L'on n'échappe à la tentation du centre, toujours dramatique, que par le choix de la périphérie. Au centre-ville introuvable, Réda préfère les alentours, dont il revient toujours. (Rougé, 2002 : 68). Eveno, lui-même parle de cette manière des frontières :

Explorer des limites, des frontières, éprouver quelques troubles à les traverser, glisser ou enfreindre, s'arrêter un moment avant de sauter le pas, franchir des barrières visibles ou invisibles, passer outre ou rester dans les confins ! Il y a toujours des confins dans Paris ou sur ses bords, qui restent des bords malgré les extensions successives. (Eveno, 2017 : 265).

Sur le plan social, la banlieue représente également un espace de plus grande convivialité que le centre de Paris. C'est ce que dit Réda : « Alors il est possible que la banlieue, avec son mélange, propose une espèce de moyenne, de côté mal taillée entre l'aspiration à la solitude extasiée et le besoin, voire le goût (car je suis un peu asocial mais assez sociable), de ce qu'on ne trouve que grâce à la vie en société » (Marot, 2024 : en ligne).

L’expansion continue de la ville vers sa périphérie engendre la disparition progressive des espaces naturels dits *sauvages*. C’est alors le paysage qui devient l’élément transformateur de ces espaces, renouvelés soit par la redécouverte de friches urbaines, à la manière de Réda, soit par des démarches de renaturation, notamment à travers les jardins, comme l’analyse Eveno. Selon Laurette Wittner et Daniel Welzer (1995 : 29), la ville devient une ville illimitée :

Inutile de chercher ses limites sur la carte. La ville se dépasse elle-même. Le rural est contaminé par l’urbain qui lui infuse ses références. L’espace n’existe plus au naturel, les campagnes sont le bruit du labeur agricole, l’inaccessible se fait paysage. Le seul espace sauvage, le seul refuge qui reste à la nature sont les friches de la ville. Dans les lieux abandonnés et laisser pour compte, dans les franges de l’urbain, dans ces espaces dévolus à personne et abandonnés au temps, la nature reprend ses droits et certaines espèces animales et végétales s’y trouvant à l’abri de l’homme, survivent à son insu. L’homme n’est absent de ce qu’il délaisse.

Dans cette optique, l’intérêt à analyser l’œuvre de Réda et d’Eveno est de se rapprocher de l’évolution du traitement de la ville parisienne dans laquelle de nouveaux flâneurs sont mis en place pour parler de la structure de la ville, de son évolution par rapport à un passé nostalgique et à un paysage naturel perdu ou repris sous différentes formes.

4. Analyse : espaces et sensations

Réda et Eveno se présentent comme les nouveaux flâneurs de la ville de Paris. Ils revendentiquent une posture singulière d’exploration urbaine. Tous deux recourent à une méthode analogue : une déambulation sans objectif précis, le plus souvent à pied et en solitaire. Réda privilégie fréquemment les trajets en train ou en bus, tandis qu’Eveno, à l’occasion, se fait accompagner de sa fille lors de certaines explorations (par exemple à Fontainebleau). C’est ainsi que Réda décrit sa propre approche de la marche : « Assez souvent, ma ‘technique’ consiste à me rendre à n’importe quelle porte de Paris et à y monter dans le premier autobus qui se présente, sans me préoccuper de l’itinéraire ni de l’endroit où il me déposera à son terminus ». (Marot, 2024 : en ligne). La même idée pose Claude Eveno dans la présentation de son livre *Revoir Paris*, il se sent héritier « des arpenteurs de la ville à partir du XIII^e siècle » et il ajoute : « je me laissais embarquer ». (Eveno, 2017 : en ligne). Et cette technique est issue de la nostalgie des moments vécus de l’enfance à l’âge adulte : « Notre souvenir d’un lieu –celui où nous avons grandi- est inscrit dans le temps et affecte notre perception des autres lieux : simultanément, notre expérience d’un lieu nouveau sera conditionnée par notre vécu antérieur, sédentaire ou nomade, et il déterminera ce qui est considéré comme familier ou étrange [...]. (Schoentjes, 2015 : 182). Pour Eveno, ce sont des souvenirs des « promenades dominicales en famille autour de Paris : des bois, des forêts, des lacs et des rivières, des lieux

parfois très éloignés les uns des autres mais qui s'établissaient toujours, dans le monde intérieur de l'enfant [...] » (Eveno, 2015 : 11)¹². À partir ces souvenirs il va développer « une capacité à voir, à écouter les paysages » (2015 : 13) et cela va entraîner « l'expérience de l'entremêlement des espaces et des temps ». (2015 : 14).

À partir de ces souvenirs, l'espace parisien deviendra l'espace de l'écriture. Réda déclare : « Il faudrait d'ailleurs tenir compte de cet espace très singulier, qui n'est ni la ville ni la campagne ni la banlieue mais... la page, et qui est le véritable site où j'évolue sur ce véhicule de transport en commun qu'est le langage, en le bricolant et le détournant à des fins complexes et un peu énigmatiques ». (Marot, 2024 : en ligne). Il s'engage pour le langage dans la nature : « [...] où me voici entre l'ombre des mots et les jardins » (HM : 76)¹³. La même idée est chez Eveno : « La ville et le langage ne sont plus dissociables » (Eveno, 2017 : en ligne).

Pour l'analyse, nous nous attacherons à signaler à travers les œuvres de ces deux auteurs, la manière dont leurs déambulations urbaines peuvent être mises en perspective suivant des théories écopoétiques et géopoétiques, bien que ni Jacques Réda ni Claude Eveno n'y aient pris part de manière explicite. De cette manière, les quatre concepts élaborés par Lawrence Buell – tels que repris par Schoentjes – trouvent une résonance manifeste dans la représentation de la ville que proposent tant le poète que l'urbaniste :

1. L'environnement non humain est présent non seulement comme cadre mais comme présence qui suggère que l'histoire humaine fait partie intégrante de l'histoire naturelle ; 2. L'intérêt humain n'est pas considéré comme le seul intérêt légitime ; 3. La responsabilité de l'homme envers l'environnement fait partie de l'orientation éthique du texte ; 4. Une conception de l'environnement comme processus plutôt que comme constante est au moins implicitement présente dans le texte (Buell, 1995 : 7-8, *apud* Schoentjes, 2015 : 77).

Ces quatre catégories de l'homme et de son environnement se retrouvent dans le domaine littéraire, dans d'autre classement également décrit par Schoentjes¹⁴. Nous pouvons encadrer les œuvres de Réda et d'Eveno dans ce que l'on appelle *les promenades* et *les témoignages de solitude dans la nature*. Aucune d'entre elles, cependant, ne rend compte du comportement de ces promeneurs dans la solitude et dans l'espace de la ville. Il s'agit en fait « des récits, souvent brefs qui évoquent un pays (dans notre cas,

¹² Claude Eveno déclare que pour lui « pendant les années cinquante, le sentiment de la nature n'était peut-être jamais aussi fort qu'à l'arrêt au bord des routes, les jours de départ de vacances quand il fallait pique-niquer » (HP : 26).

¹³ Archambault (2004 : 78) parle d'une transmutation des signes, d'un passage d'un état (physique) à un autre (symbolique), d'un espace à un autre ».

¹⁴ Schoentjes (2015 : 83) parle de six catégories : les promenades, les fictions, les témoignages de solitude dans la nature, les voyages et l'aventure et les essais d'écrivains sur le rapport homme-nature.

une ville), à travers des courtes marches qui l'explorent. Ils sont habituellement écrits par des familiers des lieux qui parcourent la nature au fil des saisons, observent le paysage, le comportement de la faune et les changements qui s'opèrent dans le règne végétal » (Schoentjes, 2015 : 83).

Solitude du promeneur

Les références à ces promenades en ‘solo’ apparaissent surtout dans les œuvres de Jacques Réda, les poèmes de Hors les Murs attirent l’attention du lecteur dans ce sens : parfois cette solitude le conduit à la tristesse du monde : « Cependant cet homme n'est pas triste, il est foutu, c'est différent [...] Car la tristesse projette une ombre arbitraire sur le monde, tandis que l'état foutu perçoit impartiallement, bien que sans grand profit, son ordre et ses couleurs » (HM : 9) ; parfois il parle avec son passé :

Car je ne vous crains pas, fantômes, au contraire.

À mesure les ans ne m'auront dédoublé

Que pour m'alléger davantage, me distraire

Du souci d'être l'un ou l'autre. Il m'a semblé

Vous surprendre au hasard de ce long soliloque

Où je m'entends parfois causer avec l'oubli,

[...] (HM :76)

Et il continue sa marche sans arrêt :

Le désespoir n'existe pas pour un homme qui marche, à condition vraiment qu'il marche, et ne se retourne pas sans arrêt pour discutailler avec l'autre, s'apitoyer, se faire valoir. [...] C'est pourquoi je vais vite et droit devant moi vers la rase campagne à fourrés qui règne autour des Invalides. [...]

Est-ce que je suis gai ? Est-ce que je suis triste ? Est-ce que j'avance vers une énigme, une signification ? Je ne cherche pas à trop comprendre. Je ne suis plus que la vibration de ces cordes fondamentales tendues comme l'espérance, pleines comme l'amour (Ruines : 14).

Réda signale sa marche avec des verbes de mouvement continus et significatifs : « je reviens, j'entreprends la descente » (HM : 98) ou « Il y a le moment où j'arrive, celui où je repars ». (Ruines : 169).

Chez Eveno, le titre de son ouvrage *L'humeur paysagère* reflète déjà les états d'âme de l'auteur lors de ses promenades dans la ville. Tantôt ironique, tantôt nostalgique, ce flâneur préfère, comme Réda, la solitude des parcs et des lieux qu'il visite (On le voit dans ce récit quand il visite l'Ile verte (HP : 103).

Revisiter la nature

Chez ces auteurs, la nature présente au centre-ville parisien ou en périphérie n'est jamais décrite de manière directe. Elle se manifeste plutôt de manière indirecte, à

travers des signes discrets selon l'expérience sensible du promeneur. Notre analyse se concentrera dès lors sur sa composante sociale, envisagée comme le produit des métamorphoses induites par l'action humaine dans l'espace-temps (transformations urbaines, altérations des usages, ou effacement progressif de certains repères symboliques). Dans ce cas et selon Schoentjes (2015 : 30)¹⁵, on pourrait parler de 'nature spectaculaire', celle pleine de curiosités géographiques et tel est le cas pour la France et dans ce cas pour Paris et sa périphérie. Les textes font référence, en détail, des fleuves, des canaux, des montagnes, et des jardins renommés aux alentours des Paris avec leurs châteaux. De temps en temps, la visite de la nature se fait à travers l'écriture des saisons¹⁶. Les textes suivent parfois les mois ou les saisons de l'année juste pour approcher l'espace au promeneur : « De gare en gare un jour d'automne doux et coi/Sous un ciel croulant d'or et d'orageuses grappes » (HM : 94) ou, « Mais toujours te guidera partout l'espoir crépusculaire/qui glisse vert en hiver avec le grand serpent, [...] » (HM : 16).

La nature y est aussi convoquée sous une forme nostalgique, écho d'un passé idéalisé, ou bien traduite par des impressions sonores du ciel ou du soleil qui accompagnent le regard du promeneur et confèrent à l'espace urbain, parfois, une tonalité poétique singulière. Dans les deux cas, les connaissances étendues des auteurs liées à d'autres arts comme la peinture, la sculpture et la littérature impliquent que la nature évolue dans un espace-temps historique qui se déplace de l'individuel au collectif¹⁷. Parfois, le poète crie contre l'urbanisation de l'espace et l'hypocrésie de certains endroits :

Verrières-le-Buisson

L'épouvante de cette plaine effilochée
En tapis de savane et verts salons moussus
Où luisent doucement les ampoules des poires.
[...]
Aguichant l'amateur d'espace massacré :

¹⁵ Dans ce même classement, Schoentjes (2015 : 31-32) parle aussi de nature campagnarde et nature citadine. Il s'agit des concepts aussi valables pour cette étude même si ces mêmes concepts ont beaucoup évolué.

¹⁶ Pour Schoentjes (2015 : 132-133) : « Printemps, été, automne, hiver, printemps...ce n'est pas seulement l'image de la vie qui s'écoule pour renaître, c'est aussi un principe d'agencement qui permet de suggérer un lien nécessaire entre écriture et expérience de la nature ». Il ajoute que c'est aussi une manière d'approcher le 'je' au lecteur car le récit se situe dans un temps et dans un espace déterminé et lui provoque des sensations.

¹⁷ On cite dans ce sens Schoentjes : « Il n'est possible d'écrire la nature qu'à condition de compléter l'observation attentive de l'environnement par des connaissances qui la mettent en perspective. C'est ce qui explique pourquoi l'écriture de la nature n'est jamais essentiellement descriptive et certainement jamais 'objective', mais qu'elle évoque si volontiers l'histoire du pays, les coutumes des habitants, l'étymologie des lieux-dits, la littérature, les données des sciences naturelles, les mythes et les histoires populaires. Tout cet héritage culturel situe l'expérience de la nature dans le temps et donne une profondeur au regard » (2015 : 206-207).

VIVEZ ICI DANS UN VILLAGE VÉRITABLE.

[...] J'aime ce bois au sort amer :

[...]

Mais la divinité qui l'habite me hait,

Comme elle hait tous les mortels qu'on motorise. (HM : 85)

Vers le Nord

[...]

Ah ce n'était pas ça vraiment, ce n'était pas

Ça : Ni Saint-Leu, village hypocrite où mes pas

Profanent un par un la paix des domiciles

Établie entre les miroirs du comblanchien

Funéraire et l'émail dont la figure CHIEN

MÉCHANT me semble un euphémisme [...] (HM : 94-95)

Réda utilise aussi les métaphores avec des éléments de la nature pour attirer l'attention du lecteur sur l'importance des changements du soleil, du ciel, du vent qui accompagnent ses promenades. Nous citerons, comme exemple, celles par rapport au soleil : Le soleil apparaît comme une pomme d'arrosoir en cuivre... (HM :11) ; [...] le soleil descend comme unes émeraude/nette et polyédrique. (HM :16) ; [...]. Le soleil lui-même s'est figé/Comme un pieu dans le vide éblouissant du site (HM : 47). Dans *Les ruines de Paris* : « Le soleil remue dans les feuilles, faiblement, comme une main coupée de son corps qui fait exploser le ciel » (Ruines : 28).

Degrader la nature

Ce sont les actions de l'homme sur la nature qui la dégradent le plus. Cet espace social en mutation du fait des modes, du changement de la ville et de la population génère des dégâts le plus souvent irréversibles. C'est ce que Schoentjes (2015 : 116) appelle 'les lieux pollués' Les auteurs se plaignent fortement dans ces écrits et appellent surtout à un retour aux espaces antérieurs ou, du moins, à un meilleur traitement du paysage urbain. Le ciment et le béton apparaissent dans ce paysage : « Quelle espérance contre les soirs où plus rien ne résiste [...] se confondre avec l'air mortel tout ce béton d'indifférence (Ruines : 76). Dans l'exemple suivant, Réda se plaint de la manière dont on transforme la pierre ancienne : « Partout des magasins et des cafés-tabac transparents montrent la pierre du dix-septième siècle remise à neuf ... » (Ruines : 17). Eveno parle de cette manière à propos du cours de Vincennes : « [...] le cours est bordé d'un mélange de maisons et d'immeubles de tailles et d'époques diverses, d'apparence le plus souvent très ordinaire, du plâtre souvent, de la brique appareillée ou de la pierre de taille plus rarement, du béton, maintenant [...] (RP : 128-129)

Eveno utilise des adjectifs péjoratifs dans son exposition de la dégradation des lieux : « Le passage Verdeau débouche sur la rue Faubourg-Montmartre [...] Aujourd'hui le faubourg est sale et moche » (RP : 21). Même idée à l'impasse Saint Sébastien : « [...] une façade d'immeuble dans la rue Alphonse-Baudin, entièrement

recouverte d'un carrelage marronnasse, une couleur tellement laide qu'on ne comprend pas ce qui a pu pousser la fabrique ni surtout à l'adopter [...] » (RP : 111). Et sur la Porte d'Italie : « Triste porte d'Italie ! [...] on tombe sur deux jardins minuscules à l'abandon » (HP : 74). Il continue à propos de la même porte : « [...] la connotation des pots est très entaché de la politique des 'espaces verts' des années soixante-dix qui distribuait du béton et géraniums au long des rues piétonnes pour réaliser des ambiances répétitives et lamentables » (HP : 76). Le même endroit est aussi critiqué dans *Revoir Paris* : « En faisant le tour de la place d'Italie, n'importe qui a la certitude d'être là devant l'échec. L'opération Italie 13, pourtant inachevée, a détruit presque tout [...] » (RP : 153).

Parfois l'écrivain s'exprime d'une manière ironique. Eveno parle ainsi d'une zone de Gentilly : « Une coulée de graminées sur un gazon anglais comme un coulis de framboise sur une faisselle lyonnaise ! (HP : 71). Il joue aussi avec les mots : « Qu'est-ce qu'un jardin désuet ? Existe-t-il des arbres, des végétaux désuets ? Les usagers satisfaits d'un parc désuet, sont-ils désuets eux aussi » (HP : 79).

La saleté inonde les fleuves, les canaux, les jardins. Le regard des écrivains est nostalgique. Signalons quelques exemples. Pour Réda, le canal de l'Ourcq est détruit par l'abandon et la saleté : « Des saletés flottent dans le canal au-dessus du pont mobile, avec ses engrenages empâtés de graisse qui n'ont presque plus de dents » (Ruines : 34). Même idée pour les espaces de chemins de fer : « Vraiment ce tranché autrefois était beaucoup plus propre. [...] Sans doute aussi les Chemins de Fer dont elle doit dépendre encore [...] ont laissé l'épine envahir et proliférer les ordures » (Ruines : 108).

Le monde sauvage.

On observe également, dans les textes de certains auteurs, une volonté de se réapproprier cette nature 'sauvage' évoquée par la critique américaine, mais moins présente dans l'écopoétique française. Jacques Réda la désigne par les termes de 'terrains vagues' ou d'"herbe folle", et en appelle, à travers une société fictive, à la restauration de ces espaces marginaux disparus sous l'effet de l'expansion urbaine de Paris vers sa périphérie :

Appuyé dans cette attitude pensive à mon guidon, je me propose de créer l'Union pour la Préservation des Terrains Vagues. [...] Qu'elle demeure donc une sorte de confrérie elle-même assez vague, sans statuts, sans cotisations, afin que ni les journaux, ni les politiciens ne la dévoient, en dépit de leur utilité pour reférer les promoteurs. [...] Je n'exigerais pas qu'on préserve tous les terrains vagues [...] mais je constate que dans certains cas on y aménage des succédanés de squares ou de jardins. (Ruines : 45-46).

Je prononce ce discours à mi-voix devant la place Falguière, dont on ne subsiste à peu près plus rien. De part et d'autre de la rue

d'Alleray s'enfoncent des terrains vagues, mais c'est ma rumination, non l'espace, qui provoque l'intérêt soupçonneux des passants. (Ruines : 47)

Ces terrains vagues constituent « constituent –selon Jean Pierrot (1994 : 36) – des sortes d'enclaves d'immobilité ou d'éternité au sein du mouvement universel et de l'érosion du temps » ou bien des tiers-paysages : « [...] espaces délaissés par l'activité humaine où la biodiversité se révèle souvent la plus grande [...] » (Delord, 2016 : 45). Le pouvoir de ces terrains est grand. Dans le poème suivant, on l'observe :

Dehors les couleurs innocentes s'éprouvent et se concentrent,
on sent quelle attention à soi vient combler le vert et le bleu,
surtout le vert de la mauvaise herbe, heureuse, exubérante,
sachant que ne rien ne pourra jamais rien contre elle qui vaincra
tout. (HM :19-20)

Février à Issy

[...]

Et l'oiseau brille aussi doucement qu'une perle
Dans l'herbe folle où nous leurrent comme jadis
Des reflets d'espoir si légers que l'on en perd
Le souffle jusqu'au fond des jardins interdits (HM : 44)

Parfois l'herbe devient une « verdure à la fois exubérante et fade » (HM : 36) et le bruit de la nature peut aussi s'amplifier : « Ouvrant un éventail de nef, les peupliers/Écoutent les chuchotements de la rivière » (HM : 98).

Chez Eveno, le terme employé est celui de 'sauvagerie' : « En sortant du bois, la prairie se dévoilait de manière soudaine et dans toute son ampleur : un immense boulingrin qui commence à s'ensauvager [...] » (HP : 131). Il parle aussi de « liberté végétale » : « les fougères qui semblent se pousser les unes les autres et l'érythrine dont les troncs paraissent s'emmêler dans une lutte avec un tronc de rhododendron qui a poussé avec eux en frère parasite –un aperçu minimaliste de la nature comme jungle » (HP : 144). Parfois, cette herbe disparaît totalement ou on ne la retrouve que dans les cimetières. Eveno écrit à propos du cimetière de Montrouge : « En plein milieu, les pieds dans l'herbe et les pâquerettes qui poussent maintenant entre les tombes pour réaliser du mortuaire écologique et faciliter peut-être le recyclage des cadavres au profit de la biodiversité [...] » (RP : 278). Dans *Revoir Paris* il trouve encore de la « masse végétale qui persistait malgré tout » (RP : 139).

La nature et les trains

L'importance accordée aux voyages en train chez Réda¹⁸, ainsi qu'aux déambulations le long des voies ferrées chez Réda et Eveno, témoigne d'un désir de parcours pédestre sur ces anciennes lignes, qu'elles soient restaurées ou non. Ces espaces, où le

¹⁸ J'aime les rails, la ferraille, la rouille quand, par-dessus, l'espace inaltérable saute et s'accroît. (Ruines : 50)

temps semble s'arrêter, préservent en partie une forme de nature et conservent, dans certains cas, une mémoire intacte. À travers les voies ferrées, les protagonistes parcourent la banlieue, les quartiers les plus périphériques de la ville, où ils tentent de retrouver les traces d'espaces qui n'ont pas encore été effacés par la main de l'homme. Dans ce poème de Réda existe un appel à l'Histoire passée :

Vue de Montparnasse
Sur le pont de Martyrs qu'un long soleil traverse
Je me laisse engourdir par le rythme des trains
[...]
Et le ciel envahi de vagues territoires
Où transhument sans fin des troupeaux, des tribus
Passe avec la solennité des préhistoires
Sur les bâtiments qui n'en sont qu'à leurs débuts,
Changeant déjà l'espace en zone extra-terrestre [...] (HM : 29).

La même idée de rupture de la mémoire apparaît dans cet autre poème :

Juillet au quai de la gare
[...]
Les rails qui filent sans bouger à travers la mémoire
N'y jettent plus que des lueurs hostiles de copeaux
Rabotés par le vent qui sait le fin mot de l'histoire (HM : 33)

Parfois le mouvement du train se transforme en musique qui accompagne le promeneur : « En métal et en bois, parmi des monceaux de charbon et de ballots de paperasses, d'obscurs résidus ferroviaires y jonchent la suie entre les rails, mais beaucoup de bidons jaunes bleus, verts s'entassent polyphoniques » (Ruines : 15). Eveno, lui aussi, veut se promener dans les voies pour aller vers la périphérie : « Je voulais m'approcher des voies de chemin de fer pour les suivre jusqu'à la limite de la capitale, l'esprit emporté ailleurs à la vue des rails et le corps promené à l'écart de la ville avant même de m'en écarter, dans ce que j'espérais être une frange oubliée, un point aveugle sur le plan de Paris des urbanistes ». (RP : 245)

Une attention particulière sera portée aux textes faisant référence à la 'Petite Ceinture'¹⁹. Les deux auteurs y découvrent, dans cet espace ferroviaire désaffecté, une forme d'errance solitaire, à la recherche d'une nature à la fois sauvage et, parfois, presque figée. Réda la décrit surtout dans *Les Ruines de Paris*. Voici quelques exemples :

Sur le retour j'imagine le choc que j'aurais d'habitude, sous le
chemin de fer de la Petite-Ceinture qui passe rue de Vaugirard
(Ruines : 40)

¹⁹ La Petite Ceinture est une ligne ferroviaire de 32 km qui entourait Paris à l'intérieur des boulevards de Marechaux. Elle n'est pas utilisée actuellement et la plus grande partie du réseau est fermée, bien que des sections aient été réhabilitées. La ville de Paris parle de « La Petite Ceinture et ses promenades écologiques » (URL : <https://www.paris.fr/pages/la-petite-ceinture-et-ses-promenades-ecologiques-7855>).

Je n'ai que deux minutes pour atteindre la gare qui commande le croisement des lignes de Montparnasse et de la Petite-Ceinture dans son fossé : d'où, sous cette station campagnarde, tout un labyrinthe à niveaux de souterrains sombres comme dans un fort. (Ruines : 47).

Dans ce dernier texte, il y aussi la nostalgie des meilleurs temps :

Je suis venu par une succession d'obscures coulisses, depuis le parc Montsouris jusqu'au pont de la Poterne de Peupliers, [...] pour revoir l'ancienne gare de la Petite-Ceinture, et plus loin la passerelle de fer, toutes les deux maintenant démolies, ce qui malgré des reliquats d'une activité ferroviaire [...] à la fois me désole et me relance vers l'inattendu. (Ruines : 61-62)

EVENO qui va longer aussi les voies du chemin de fer, concentre aussi son regard sur la Petite Ceinture : « L'immeuble malgré sa situation en retrait du boulevard, possédait de longs balcons d'où je pouvais voir les rails de la Petite Ceinture » (RP : 134). Parfois, on la situe sans la nommer directement : « [...] aménagé comme dans un espace résiduel, comme il en existe entre les boulevards de Maréchaux et le périphérique dans cet immense ruban autour de la ville, occupé peu à peu depuis la démolition des fortifications de Paris » (HP : 71-72).

Vestiges et nostalgie des temps passés

Après les promenades des auteurs, pleines de notes méticuleuses sur les jardins, les montagnes, les paysages urbains, etc., il reste la nostalgie des espaces et des temps vécus. La ville va trop vite pour pouvoir les retenir, et il ne reste que la mémoire individuelle qui appelle le collectif. C'est ce que dit Max Alhau (1994 : 45) : « Pourtant dans une ville mouvante et tournée vers l'avenir, la menace est toujours pressante et ces signes d'une autre époque vacillent. Il faut faire appel à un type de civilisation différent pour que le passé demeure ».

Le poète ressent parfois le besoin de s'accrocher au passé et de conserver des choses dont il devra se défaire par la suite : « Avançant comme deux glaneurs dans ces ruines aplatis de la rue de Belleville, nous ne cherchons rien, puis nous ramassons n'importe quoi, enfin des châssis de fenêtre... On voudrait tout sauver, mais ce ne serait que provisoire au fond de nos caves, et encore plus navrant » (Ruines : 18-19). D'autres fois, on interpelle la mémoire comme dans le poème dans les Buttes-aux-Cailles :

Depuis longtemps l'enduit des murs a bu les lettres noires
mais on déchiffre encore HOTEL RESTAURANT DU BON
COIN.

Autour un peu d'herbe alchimique se débande, ô mémoire,
souviens-toi des étés. (La rue de l'Espérance n'est pas loin).
(HM : 25)

Réda sent le besoin de la contemplation pour que le temps dévore le présent et l'on reprenne le passé. Il écrit à propos du Canal de Saint-Denis :

D'un moment à l'autre je m'attends à ce qu'ils s'évanouissent, et avec eux les bâtiments de vieille catastrophe industrielle aux toits furieux, les tours de craie, les passerelles, les péniches en l'air comme des chevaux morts qui n'arrêtent pas de gonfler. Tout serait d'un seul coup englouti dans la dévoration calme de ce bout du monde, et plus jamais j'aurais besoin de partir (Ruines : 28).

Parfois, le flâneur est très déçu par des espaces méconnaissables, où tout disparaît et semble être un autre monde. Cette idée apparaît surtout dans les ouvrages de Claude Eveno. Dans *Revoir Paris*, à propos de la Porte de Saint-Denis, il exclame : « Mais aujourd'hui je ne reconnais presque plus rien. Ni les murs, ni les gens ! » (RP : 25). La même idée apparaît pour le nord de Vincennes :

Le nord de Vincennes [...] était un autre monde qui se mêlangeait aux terres inconnues [...] sans autre réalité qu'une suite des noms, un ailleurs qui n'était pas non plus une banlieue, car la banlieue n'existe à mes yeux que de l'autre côté de la ville, à Bois-Colombes, Asnières, Houilles et Bezons, seuls territoires de la dispersion familiale (RP : 137).

Pour la rue Mouffetard, il a la même sensation : « [...] je n'ai pas reculé devant l'ascension de la rue Mouffetard, avec un peu d'espoir d'y ressentir une vague réminiscence des joies vécues là [...] Avec les années, je me suis aperçu que je n'avais été qu'un *voyeur* de la vie locale [...] » (RP : 183-184). Dans ses promenades vers la périphérie, il éprouve les mêmes sentiments : « Alors j'ai marché de chaque côté du périphérique, pendant des heures, cherchant naïvement à la surface de la ville le monde qui m'avait séduit d'en bas ou d'en haut, et finalement ne le trouvant jamais » (RP : 267).

Il arrive à définir un espace, une rue, avec un autre nom selon les sensations produites :

Après son croisement avec la rue de Vouillé, la rue Castagnary méritait d'être rebaptisée rue de la Mélancolie, tout est là pour le regret, celui des gens disparus et des choses qui ne cessent de disparaître depuis leur départ au profit d'autres gens et d'autres choses, des constructions qui se collent aux restes pour faire une addition de plus en plus étrangère à son origine très lointaine [...] (RP : 247).

Réda conclut sa vision nostalgique avec les derniers chapitres de *Hors les Murs*. Chaque partie du livre contient un aspect nostalgique d'un espace-temps qui ne reviendra jamais. On lit dans le dernier poème de *l'Année à la périphérie* : « [...] et je sens ce monde en métamorphose qui m'avale » (HM : 52) et il continue : « J'en couronne l'année à la périphérie, /Douze mois qui sur l'axe immuable du temps » (HM : 53).

Dans le dernier poème du chapitre *Ligne 323*, le poète symbolise la fin des promenades avec la fin de la lumière qui s'éteigne. Le nom du poème indique aussi la fin, Terminus (HM : 78-79) :

[...]
 Elle (la lumière) n'ose pas, comme le vent, heurter aux portes
 Ni s'ouvrir de force au passage par les jardins
 Et l'obscurité bientôt l'aura prise. Le vent
 Commence à flairer sa joue et son cou. La lumière
 En tremble et voudrait s'évader, mais ne le peut pas,
 Des cercles ardents qu'autour d'elle ferment les roses
 [...]
 N'abandonnez pas le passant au dédale, roses
 D'octobre, au vent noir qui vous foule devant les portes
 Et dans les jardins répand vos graines de lumière.

L'appel de la nature résonne dans *Eaux et forêts*, où rivières et arbres foisonnent sous le regard nostalgique du flâneur. L'ouvrage s'achève sur un poème intitulé « Exode », évoquant Itteville et Palaiseau, qui vient fermer un périple à travers l'espace et le temps, tout en interrogeant la présence — ou l'absence — d'une habitation humaine dans ces lieux :

Itteville
 La maison du garde-barrière est à vendre. Un chemin
 Noir et tordu s'enfonce entre la voie et des bâtisses
 À l'abandon, masquant les caravanes subreptices
 Qui guettent le passage improbable d'un être humain.
 [...]
 Et comme il déambule encore au bout des marécages
 Et des forêts, on ne sait pas si l'espace a compris
 Que l'on a mis en vente à son tour à n'importe quel prix,
 Contre quelques échantillons préservés dans des cages
 Où l'on exhibera ses dépouilles de souverain
 [...] (HM : 106)

Palaiseau
 Non l'espace n'arrive pas à comprendre pourquoi de toutes parts
 on s'acharne, c'est le mot, à le traquer et parquer en entrepôts
 d'où par éléments saccadés grimpent ces échelles, ces rayonnages,
 de pile de ciel en boîte et des sacs de nuages bien rangés
 dessus. [...] L'espace comprend bien que l'on étrangle et qu'il
 doit s'en aller tout de suite [...] (HM : 107-108)

Dans *Les Ruines de Paris*, Réda donne la voix à un livreur qui est la conscience du temps : « Car finalement nous ne sommes, me confie ce livreur, que de passage et pour très peu de temps sur terre, mais trop de gens ont tendance à l'oublier » (*Ruines* : 59).

Claude Eveno exprime également le sentiment que l'espace-temps passé ne peut être retrouvé, qu'il s'efface irrémédiablement dans le flux du présent, laissant derrière lui une empreinte qui disparaît :

Car si ce n'est le monde en devenir, qui, lui, file vers l'inconnu, un certain monde disparaît continûment, le monde qui fut si longtemps un présent porteur d'avenir et qui n'est plus aujourd'hui qu'un porteur épuisé du passé. Voir ce qui avait déjà disparu avant lui devient une expérience désespérante, pleine de l'amertume de ne rien pouvoir faire pour retenir ce qu'on sait maintenant avoir été le temps d'une joie innocente et gratuite, les promenades innombrables dans les parcs et les jardins, les champs et les forêts, sans le moindre appareillage touristique et marchand. (HP : 177).

5. Conclusion

À travers leurs œuvres respectives, Jacques Réda et Claude Eveno offrent une vision renouvelée de la ville de Paris, où l'exploration urbaine devient le lieu d'une réflexion sur la nature et sa disparition progressive. Bien que ni l'un ni l'autre ne s'inscrive explicitement dans une démarche écopoétique, leurs écritures permettent de mettre en lumière les enjeux majeurs de cette approche critique, notamment à travers l'attention portée aux paysages résiduels, aux espaces marginaux et à l'expérience sensorielle de la ville. Et l'une des conclusions reprend des mots de Schoentjes car, selon l'analyse réalisée : « La célébration de la nature passe souvent avant la dénonciation des méfaits provoqués par l'homme » (Schoentjes, 2015 : 124).

L'objectif d'une lecture écopoétique consistait à interroger la manière dont les textes rendent compte de la présence ou de l'absence de la nature dans un contexte urbain en perpétuelle mutation. Ce but est aussi atteint à travers plusieurs axes : la mise en scène de l'environnement non humain comme acteur du récit ; la prise de conscience de la fragilité des écosystèmes urbains ; et enfin, la représentation du paysage comme un processus dynamique, marqué par les interactions entre mémoire, histoire et territoire. Dans la grande ville parisienne on ne comprend pas les espaces individuels sans leurs réalisations dans les espaces collectifs.

Chez Réda, cette vision se traduit par une errance poétique à travers des lieux délaissés — terrains vagues, voies ferrées désaffectées, périphéries — où la nature persiste, souvent sous forme d'herbe 'folle' ou de friches urbaines. La dimension mélancolique de ces textes souligne la perte d'un monde sensible, tout en appelant à une forme de reconquête symbolique des espaces oubliés.

Eveno, quant à lui, privilégie une approche plus analytique, nourrie de sa formation d'urbaniste. Il construit une géographie intime de la ville, dans laquelle les parcs, les jardins et les fragments de nature dialoguent avec l'histoire urbaine et ses contradictions. Sa vision du *Jardin planétaire* appelle à une gestion consciente et critique de l'espace

urbain, à la croisée des disciplines car : « Là et ailleurs, on assiste aujourd’hui à une confusion de genres associée à une confusion des métiers, entre designers et paysagistes, une confusion qui n’enrichit pas un art mais augmente l’encombrement généralisé des lieux et des territoires par des objets sans raison ni intérêt autre que marchand –on pourrait parler d’une ‘extension du domaine de l’inerte’ » (HP : 63-64).

Nous avons également noté l’engagement géopoétique des deux auteurs. De leur point de vue de passants, ils symbolisent l’union souhaitée de l’espace urbain avec son environnement. Leurs vastes connaissances artistiques développent dans le texte une conscience de l’engagement collectif et, bien que leurs messages soient en grande partie nostalgiques, nous avons également observé un mouvement en faveur d’une revendication des espaces verts de la ville et de la périphérie et du désir d’une vie meilleure en commun. À travers leurs textes, une renaturalisation de l’espace est possible.

En 2008, Eveno déclarera : « [...] l’idéologie verte qui nous fait courir vers l’illusion d’une architecture verte, soi-disant capable de sauver la planète et qui ne sert en fait qu’à déculpabiliser à moindre fait, avec le risque pris d’une fin de l’urbanité en dispersant la ville dans la verdure, en diluant la forme d’une ville dans l’informe ».

En somme, les promenades de Réda et d’Eveno incarnent une écopoétique urbaine implicite, où la ville devient un terrain d’expérimentation poétique, politique et sensorielle. Ces visions, parfois ironiques et très critiques, ouvrent la voie à une nouvelle manière d’habiter la ville et le désir de ne pas perdre l’habitat naturel.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALHAU, Max (1994) : « Le regard du promeneur de Paris », in Hervé Micolet (éd.) *Lire Réda*. Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 43-52.
- ARCHAMBAULT, Philippe (2004) : « Un parcours. Une lecture de *Hors les murs* de Jacques Réda ». in André Carpentier et Alexis l’Allier (éd.) *Les écrivains déambulateurs de l'espace urbain*. Montréal, Université de Québec (« Figura », 10), 71-83.
- CANTÓN RODRÍGUEZ, María Loreto (2007) : « Recorrer París: La visión de Jacques Réda en *Le Citadin y La liberté des Rues* », in María Teresa Ramos Gómez y Cathérine Després Caubrière (éds.) *Percepción y Realidad. Estudios Francófonos*. Valladolid, Universidad de Valladolid, 475-480.
- CARDONNE-ARLYCK, Elisabeth (1993) : « Économie de l’intermittence : vers et prose chez Jacques Réda ». *Littérature*, 91, 38-51.
- CLÉMENT, Gilles et Caude EVENO (1998) : *Le jardin planétaire*. Paris, Éditions de l’Aube.
- COLLOT, Michel (2011) : *La Pensée-paysage*. Actes Sud/ENSP.
- COLLOT, Michel (2014) : *Pour une géographie littéraire*. Paris. Corti.
- DELORD, Julien (2016) : « Pour une esthétique écologique du paysage ». *Nouvelle revue d'esthétique*, 17 : 1, 43-60.

- DUCHET, Claude (1994) : « La ville-siècle ». *Romantisme*, 83, 1-4.
- EVENO, Claude (2008) : « Vers paradis de l'architecture », in Dominique Hervier (éd.), *Revue 303. Végétal*, 103, hors-série, 158-163.
- EVENO, Claude (2015) : *L'humeur paysagère*. Paris, Christian Bourgeois éditeur.
- EVENO, Claude (2017) : *Revoir Paris*. Paris, Christian Bourgeois éditeur.
- EVENO, Claude (2017) : *Revoir Paris*. Présentation à la librairie Mollat. URL : https://www.-youtube.com/watch?v=-Gr_ZhG3dMc
- JOQUEVIEL-BOURJEA, Marie (2015) : *Jacques Réda. À pied d'œuvre*. Paris, Honoré Champion.
- LEGUEN, Brigitte (2010) : « El paisaje en la literatura francesa a partir del S. XIX y sus relaciones con la pintura ». *Estudios geográficos*, LXXI (269), 545-573. DOI : <https://doi.org/1f10.3989/estgeogr.201018>
- MARGATIN, Laurent [dir.] (2006) : *Kenneth White et la géopoétique*. Paris, L'Harmattan.
- MAROT, Sébastien (1996) : « Paris d'après Réda », in B. Fortier (éd.), *Métamorphoses pariennes*. Paris, Pavillon de l'Arsenal, 113-133.
- MAROT, Sébastien (2024) : « Le poète de Paris : Jacques Réda (1929-2024). In Mémoriam ». *Le Grand Continent*. URL : <https://legrandcontinent.eu/fr/2024/09/30/lenveloppe-ment-et-lapparition-une-conversation-avec-jacques-reda>
- PIERROT, Jean (1994) : « Problématique de l'espace dans *Les ruines de Paris* », in Hervé Mi-colet (éd.) *Lire Réda*. Lyon, Presses Universitaires de Lyon. 31-41.
- PINSON, Jean-Claude (2020) : *Pastoral. De la poésie comme écologie*. Ceyzérieu, Éditions Champ Vallon.
- RÉDA, Jacques (1977) : *Les ruines de Paris*. Paris, Gallimard.
- RÉDA, Jacques (1982) : *Hors les murs*. Paris, Gallimard.
- ROUGÉ, Pascale (2002) : *Aux frontières. Sur Jacques Réda*. Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.
- SCHOENTJES, Pierre (2015) : *Ce qui a lieu : Essai d'écopoétique*. Marseille, Wildproject Editions.
- SCHOENTJES, Pierre (2016) : « L'écopoétique : quand *terre* resonne dans *littérature* ». *L'analisi linguistica et letteraria*, 24, 81-88.
- SOULA, Théo (2017) : « La ville sans fin : enjeux d'une conquête suburbaine de la banlieu chez Jacques Réda ». *Littératures*, 76, 139-159.
- WHITE, Kenneth (1987) : *L'esprit nomade*. Paris, Grasset.
- WHITE, Kenneth (1994) : *Le plateau de l'albatros : introduction à la géopoétique*. Paris, Grasset.
- WHITE, Kenneth (2023) : *Le mouvement géopoétique*. Paris, Poésies éditions.
- WITTNER, Laurette & Daniel WETZER (1995) : « Poétique et imaginaire de la ville contemporaine ». *Théologiques*, 3, 27-41.